

# BYRRH

## VIN TONIQUE et APERITIF

RECOMMANDE AUX FAMILLES VENTE EN 1912: 11,000,000 DE BOUTEILLES  
L. VIOLET, - THUIR, FRANCE

Agents: PAUL GELPI & SONS, New Orleans

# BYRRH

(Suite de la 1ère Page)

aujourd'hui et la commission discutant ce projet s'est ajournée sans prendre une décision.

Dépêche Spéciale à l'Abéille.

Vanceboro, Maine, 5 février. — Werner Horn, le soi-disant officier allemand qui a essayé de faire sauter à la dynamite le pont international entre l'Etat de Maine et le Canada, a été condamné aujourd'hui à 30 jours de prison pour dommages à une construction publique. Le Gouvernement du Canada réclame l'extradition de Horn.

Dépêche Spéciale à l'Abéille.

Buffalo, New York, 5 février. — Mme Lizzie Drake, Mme Irene Spencer et Mlle Gertrude Spencer, ont été trouvées mortes dans leur lits à Salamanca, ce matin. Leurs crânes avaient été fracturés. Des médecins ont émis l'opinion que la mort des trois femmes remontait à 3 ou 4 jours.

On soupçonne un ancien pensionnaire de la maison d'être l'auteur du crime.

Dépêche Spéciale à l'Abéille.

Gulfport, Miss., 5 février. — Le Dr. Charles Galloway, médecin bien connu a absorbé par mégarde une dose de poison, croyant prendre de l'extrait de gingembre. Il a été mis hors de danger par ses confrères de l'Hôpital.

### Lettres Parisiennes

Paris, 24 décembre. L'Angleterre et la France ont compris qu'elles avaient de sévères mesures à prendre contre les Allemands naturalisés. La loi que vient de voter notre Parlement semble, à première vue, répondre aux nécessités de l'heure présente. Elle va permettre au gouvernement de rapporter les décrets grâce auxquels de nombreux indésirables ont acquis chez nous droit de cité sans perdre leur nationalité allemande.

En Angleterre, où des naturalisés allemands ont été convaincus de haute trahison, on exige la présentation, pour nouvel examen, des lettres de naturalisation, et la preuve que leurs détenteurs sont réellement dénaturalisés dans leur pays d'origine. Le coup de balai sera vigoureusement donné.

Il y a eu de l'imprévision dans le fait d'admettre à l'honneur de la nationalité anglaise ou française des gens qui, plaçant dans leur esprit leur pays d'origine au-dessus de tous les autres, le reniaient pourtant, ou feignaient de le renier, en se donnant une autre patrie.

Dès le début de la guerre, j'appelai l'attention sur cette question. Il aura fallu cinq mois pour la résoudre, cinq mois de guerre; c'est beaucoup, mais enfin mieux vaut tard que jamais.

La nation allemande est la seule dans le monde entier dont il y ait lieu d'appréhender la félonie permanente; la seule qui puisse concevoir et réaliser d'obliques manœuvres, telles que celle de la loi berlinoise, reconnaissant qu'il y a des cas où un citoyen allemand, se trouvant à l'étranger, peut avoir un intérêt à acquiescer, "à côté de la vieille nationalité", une nationalité nouvelle, qui lui permette de représenter "utilement" les intérêts de sa vieille patrie.

Quant aux étranges, il est probable qu'on n'en distribuera cette année qu'avec une certaine réserve. On évitera cependant de rogner celles que l'on a pris l'habitude de faire aux serviteurs et aux enfants. Les uns et les autres y ont les mêmes droits qu'en temps de paix.

Bien des enfants, dont le père est à la ligne de feu, n'ont-ils pas leur droit de plus à ce qui leur donne un peu de joie?

En somme, on peut prévoir qu'à l'exception des cadeaux de grand luxe, les étrennes seront à peu de chose près, en ces heures de profond émoi national, ce qu'elles sont en temps ordinaire, quand les budgets individuels ignorent le déficit.

### "BILLET PARISIEN"

Que cette année tragique qui commence nous change de nos idées d'hier, et combien elle porte à la méditation ceux qui ont le temps de réfléchir. Précisément, en classant les vieux dossiers des années disparues, je retrouve quelques résidus des enquêtes que Fernand de Rodays, alors directeur du "Figaro", avait mis sous ma direction. — Je ne parle pas de l'"Idéal" à vingt ans" au sujet duquel il m'écrivait: "vous avez donné à notre maison la forme la plus élevée de ces consultations ou la philosophie de l'observateur avisé, le dispute au parisianisme exquise; elles doivent rester comme documents"; Fernand de Rodays, encore plein de santé et de verve, exagérait, à coup sûr. Mais, je retrouve les dossiers d'une autre enquête, moins retentissante, mais non moins objective, celle que je conduisais dans ce même "Figaro" au lendemain de l'Affaire Dreyfus, quand je demandais aux esprits les plus en vue au moment, qu'il était le meilleur moyen de "Réconciliation Nationale". Des ministres, des grands artistes, des écrivains en renom, des académiciens, des hommes d'église, répondirent avec entrain. Ce fut plus qu'une enquête, ce fut une sorte de confession d'hommes éminents des divers partis.

Parmi ceux qui n'avaient pas été consultés, beaucoup répondirent; des personnalités obscures et des hommes remarquables m'envoyèrent aussi "leur opinion" qui n'avait pas été sollicitée; j'ai conservé des centaines de lettres, de quoi former un volume, où le pire voisine avec le meilleur. C'est la voix moyenne de l'opinion publique qui s'élève si souvent et qui, presque toujours est en contradiction avec la morale et le bon sens. La vérité est une chose relative et nous en sommes souvent réduits à mettre un voile devant la lumière crue pour qu'on puisse la regarder sans éblouir les yeux.

C'est Alexandre Dumas fils qui a écrit quelque part: "La Vérité... Les hommes posent les chiffres et le temps fait la preuve."

Le temps qui de préjugés il détruit et que d'erreurs il pulvérise. Parmi ces "opinions" reçues alors et prises dans la masse de ceux qui veulent absolument donner leur avis qu'on ne demande pas, voici un billet qui rend l'ensemble des pensées d'une partie notable de l'opinion publique d'alors:

Paris, 2 décembre 1890.  
"Monsieur,  
"Je ne suis ni académicien, ni magistrat, ni évêque et, cependant, je crois avoir trouvé le remède souverain à la "réconciliation nationale"; qu'on envoie tous les "vive l'armée" au régiment ou à... Biribi, essayez-en, et, dans huit jours, je vous jure qu'on entendra une mouche voler. Salutations distinguées."  
"Un patriote de la main droite."  
"M. SCHMITZ,  
"8, rue de Castellane."

Quel était ce M. Schmitz? Je l'ignore et je ne sais pourquoi j'avais gardé un papier qui traitait une passion violente et des idées préconçues. S'il vit encore et si ces lignes lui tombent sous les yeux, il aura peut-être un étonnement d'avoir pensé ainsi, un étonnement et un remords, qui sait?

Cela nous reporte à des heures fiévreuses où nous déchirions entre nous la conscience nationale. Beaucoup étaient de bonne foi, mais plusieurs marchaient à l'aveugle, à tâtons. Dans les temps troublés, disait Tacite, pour les hommes de bonne foi, la difficulté n'est pas de faire son devoir, mais de savoir en quoi il consiste.

Aujourd'hui, au moins, nous savons où est ce devoir et, nous sommes prêts à l'accomplir, en dépit de nos opinions d'hier, de nos hésitations et de nos préjugés de classe et de parti.

JEAN-BERNARD.

Le Temps  
BULLETIN METEOROLOGIQUE OFFICIEL  
Observations prises Vendredi à 8 heures du soir.

AMBIENT, 6 février.  
Prédiction pour la Nouvelle-Orléans et les environs. — Temps clair; brefs vents de l'Ouest et du Nord.

### A la Fenêtre

Le soir d'une belle journée,  
Limpide et silencieux,  
Endort les champs et les cieux;  
Donne à mes lèvres tes yeux.

De lierre touffu couronnée,  
La fenêtre au cadre obscur  
S'ouvre, merveilleuse, sur  
La mer lointaine et l'azur.

Et dans l'air profond, calme et vide,  
Beaux papillons embrasés,  
S'envolent inépuisés  
Nos rêves et nos baisers.

Mais l'heure jalouse est avide  
De ta pensive beauté.  
Un vol d'ombre est projeté  
Dans tes yeux d'éternité.

Ravissons les lis et les roses  
Et l'extase de nos cœurs  
Loin des regrets tentateurs  
Vers de loyaux hauteurs.

Sur les flots décevants des choses  
Verrions-nous grandir jamais,  
Fleur des horizons charmés,  
Ithaque et ses blonds sommets?

HENRI MICHEL.

### Rapport officiel de la commission d'enquête française

(Suite.)

Tandis que le maire et la troupe qui l'accompagnait poursuivaient leur reconnaissance, l'incendie éclatait de différents côtés; l'hôtel de ville brûlait, ainsi que la synagogue et plusieurs maisons de la rue Castara, et le faubourg d'Inville était en flammes. En même temps, commençaient les massacres qui devaient se continuer jusque dans la journée du lendemain. Sans compter le sieur Crombez le ministre officiant Will, et sa fille, dont nous avons déjà mentionné la mort, les victimes furent: les sieurs Hamman, Binder, Balastre père et fils, Vernier, Dujon, le sieur Kahn et sa mère le sieur Steiner et sa femme, le sieur Wingerstmann et son petit-fils, enfin les sieurs Sibille, Monteils et Colin.

### UN ALLEMAND AVOUE AVOIR TUE SANS MOTIF.

Les meurtres furent commis dans les circonstances suivantes: Le 25 août, après avoir tiré deux coups de fusil à l'intérieur de la tannerie Worms, pour faire choir ouïls y étaient attaqués, des Allemands envahirent un atelier de cette usine, dans lequel travaillait l'ouvrier Geury, en compagnie des sieurs Balastre père et fils, Geury, traîné dans la rue, y fut dévalisé et brutalement maltraité, tandis que ses deux compagnons, déconcertés dans les cabinets d'aisances où ils avaient cherché un refuge, étaient tués à coups de feu.

Le même jour, des soldats vinrent appeler le sieur Steiner, qui était caché dans sa cave. Sa femme, redoutant un malheur, essaya de le retenir. Comme elle le pressait dans ses bras, elle reçut une balle au cou. Quelques instants après Steiner ayant obéi à l'injonction qui lui avait été adressée tombait mortellement frappé dans son jardin. Le sieur Kahn fut, lui aussi, assassiné, dans le jardin de sa maison. Sa mère, âgée de quatre-vingt-dix-huit ans, qui fut carbonisée dans l'incendie, avait été préalablement tuée dans son lit, d'un coup de balonnette, d'après ce qu'a raconté un individu qui servait d'interprète à l'ennemi. Le sieur Binder, qui sortait pour échapper aux flammes, fut également abattu. L'Allemand par lequel il a été tué a reconnu avoir tiré sur lui sans motif, alors que le malheureux se tenait tranquillement devant une porte. Le sieur Vernier eut le même sort que Binder.

Vers trois heures, des Allemands firent irruption en brisant les fenêtres et en tirant des coups de fusil dans une maison où étaient la dame Dujon, sa fille âgée de trois ans, ses deux fils et un sieur Gaumier. La fillette faillit être tuée. Elle eut le visage brûlé par un coup de feu. A ce moment, Mme Dujon ayant vu son plus jeune fils, Lucien âgé de quatorze ans, étendu sur le sol, l'invita à se lever pour prendre la fuite avec elle. Elle s'aperçut alors qu'il tenait à pleines mains ses entrailles qui s'échappaient. La maison était en feu, le pauvre enfant fut carbonisé, ainsi que le sieur Gaumier qui n'avait pas pu se sauver.

Le sieur Wingerstmann et son petit-fils, âgé de douze ans qui étaient allés arracher des pommes de terre à peu de distance de Lunéville, au lieu dit "les Mousas" territoire de Chanteheux, eurent le malheur de rencontrer des Alle-

mands. Ceux-ci les placèrent tous deux contre un mur et les fusillèrent.

Enfin, vers cinq heures du soir, des soldats étant entrés chez la femme Sibille, au même lieu, s'emparèrent sans raison de son fils, l'emmenèrent à deux cents mètres de la maison et le massacrèrent, ainsi qu'un sieur Vallon, un corps duquel ils l'avaient attaché. Un témoin qui avait aperçu les meurtriers au moment où ils entraînaient leur victime, les vit revenir sans elle et constata que leurs baïonnettes-sciees étaient pleines de sang et de lambeaux de chair.

Ce même jour, un infirmier, nommé Monteils, qui soignait à l'hospice de Lunéville un officier ennemi blessé fut foudroyé d'une balle au front, pendant qu'il regardait par une fenêtre un soldat allemand tirant des coups de fusil.

### UN SEPTUAGENAIRE ASSASSINE.

Le lendemain 26, le sieur Hamman et son fils, âgé de vingt et un ans, furent arrêtés chez eux et traînés dehors par une bande qui était entrée en brisant la porte. Le père fut roué de coups; quant au jeune homme, comme il essayait de se débattre, un sous-officier lui cassa la tête d'un coup de revolver.

A une heure de l'après-midi, M. Riklin, pharmacien, ayant été prévenu qu'un homme était tombé à une trentaine de mètres de son officine, se rendit à l'endroit indiqué et reconnut dans la victime son beau-frère, le sieur Colin, âgé de soixante-huit ans, qui avait été frappé d'une balle au ventre. Les Allemands ont prétendu que ce vieillard avait tiré sur eux, mais M. Riklin leur donna, à cet égard, un démenti formel. Colin, nous a-t-il dit, était un homme inoffensif, absolument incapable de se livrer à un acte d'agression, et ignorant complètement le maniement d'une arme à feu.

Il nous a paru utile de relever aussi, à Lunéville, des actes moins graves, mais qui jettent un jour particulier sur la mentalité de l'envahisseur. Le 23 août, le sieur Lenoir, âgé de soixante-sept ans, fut, ainsi que sa femme, emmené dans les champs, les mains liés derrière le dos. Après que tous deux eurent été cruellement maltraités, un sous-officier s'empara d'une somme de dix-huit cents francs en or que Lenoir portait sur lui. Le vol le plus impudent sembla bien, d'ailleurs, comme nous l'avons déjà dit, être entré dans les mœurs de l'armée allemande qui le pratiqua publiquement. En voici un exemple intéressant:

Pendant l'incendie d'une maison appartenant à la dame Leclerc, les coffres-forts de deux locataires avaient résisté aux flammes. L'un appartenant à M. George, sous-inspecteur des eaux et forêts était tombé dans les décombres; l'autre dont M. Goudchau, marchand de biens, était propriétaire, était resté scellé à un mur à la hauteur du second étage. Le sous-officier Weiss, qui connaissait admirablement la ville où il avait été maintes fois bien accueilli, quand il y venait avant la guerre pour son commerce de marchand de houblon, se rendit avec des soldats sur les lieux ordonna qu'on fit sauter à la dynamite le pan de muraille resté debout et assura le transport des deux coffres à la gare, où on les plaça sur un wagon, à destination de l'Allemagne. Ce Weiss jouissait auprès du commandement d'une confiance et d'une considération particulières. C'est lui qui, installé à la kommandatur, était chargé d'administrer en quelque sorte la commune et de pourvoir aux réquisitions.

### LE VOL APRES LE MEURTRE.

Après avoir commis de nombreux actes de pillage à Lunéville, y avoir fait brûler environ soixante-dix maisons avec des torches, du pétrole et divers engins incendiaires, après y avoir enfin, massacré de paisibles habitants, l'autorité militaire allemande a jugé à propos d'y faire afficher la proclamation suivante dans laquelle elle a formulé des accusations ridicules pour justifier l'extorsion, sous forme d'indemnité, d'une contribution énorme:

(La suite à demain.)

### AMUSEMENTS

Opheum  
Phone Main 333  
PRIX: Matinée, 10c... 50c à 25c  
Soirée, 15c... 10c à 75c  
MATINEES TOUS LES JOURS  
MAY IRWIN & CO.  
MASON & KEELER  
MAY IRWIN & CO.  
MASON & KEELER  
RESERVEZ VOS BILLETTS  
JED & ETHEL DOOLEY  
LOCKETT & WALDRON  
THEATRE JARVIS  
OPHEUM TRAVEL WEEKLY  
CONCERT ORCHESTRE DE L'OPHEUM.

### HENRY WATTERSON

#### Protests Against the Prohibition Idea

Fayette County and Central Kentucky paid a splendid tribute to Henry Watterson, Kentucky's distinguished statesman, journalist and orator, at the opening of the Blue Grass Fair at Lexington.

At the close of his masterful address, Mr. Watterson said:

"I protest against that religion which sours the sugar and waters the milk before it goes to its prayers. I protest against that morality which poses as a saint in public to do as it pleases in private. As the old woman said of the old man's swearing, 'if there's anything I do hybominate, it is hypocrisy.' In my opinion, that which threatens Kentucky are not the gentlemanly vices, but perfidy and phariseism in public and in private life.

"The men who made the Blue Grass famous, who put the brand of glory upon its women, its horses and its vintage, were not ashamed to take a drink nor to lay a wager; though they paid their losses and understood where to draw the line. They marked the distinction between moderation and intemperance. They did not need to be told what honor is. They believed, as I believe, that there is such a thing as pretending to more virtue than honest mortals can hope to attain.

"I know very well how I shall be rated for saying this; how my words will be misrepresented and misconstrued and misunderstood; I told you not to ask me to come here, but being here, I am bound to speak as I am given the mind to think and the light to see, and to warn our people against the intrusion of certain 'isms', which describe themselves as 'progress' and muster under the standards of what they call 'right and morality', but which 50 years ago went by a very different name, 'isms' which take their spirit from Cotton Mather, not from Jesus Christ; 'isms' which, where they cannot rule, would burn at the stake; 'isms' which embrace the sum of all fanaticism and intolerance, proposing that instead of the rich, red blood of Virginia, iron water shall flow through the veins of the people; 'isms' which, in one word, would blot Kentucky out of the galaxy of stars and recreate her in the dread image of Maine and Kansas.

"I refuse to yield to these. Holding the ministry in reverence as spiritual advisors, rejecting them as emissaries of temporal power, I do not intend, if I can help it, to be compelled to accept a rule of modern clericalism, which, if it could have its bent and sway, would revive for us the priest-ridden systems of the middle ages. I do not care to live in a world that is too good to be genuine; too ascetic to be honest; too proscriptions to be happy. I do not believe that men can be legislated into angels—even red-nosed angels. The 'blue laws' of New England—dead letters for the most part—did more harm to the people, whilst they lasted, than all other agencies united. I would leave them in the cold storage, to complete the exorcism of some and the neglect of all, consigned them long ago, to embalm them and import them to be reaux à raison de 10 cents le numéro.

Kentucky to poison the meat and drink and character of the people. I shall leave my home life, my professional career and my familiar associates to say whether I do not place, and have not always placed, the integrity of man, the purity of woman and the sanctity of religion above all earthly things; but I hope never to grow too old to make merry with my friends and forget for a little that I am no longer one and twenty! When the time arrives for me to go to my account, I mean to go shouting; to go with my flag flying, and, as I have never lied to the people of Kentucky, please God I never shall. I have told them a great many unpalatable things. I have met their disapproval full in the face. I have lived to see most of my admonitions against this, that and the other vain hope vindicated by events. I want to live yet a little longer still to tell the truth and shame the devil; but if obscurity and adversity and neglect shall overtake me it will be a comfort even in the valley of the shadow of death that from first to last I fought, not for the speckled gospels of the short-haired men of Babylon, but for the simple manhood and lovely womanhood of old Kentucky—never New Kentucky, but always and forever Old Kentucky—your birthright and mine."

Bishop Satterlee said: "Prohibition has been tried in other places, and it has been found wanting. In Maine, which is pointed out as the first place where prohibitory laws were enacted, prohibition is a farce."

Archbishop Messmer says: "I do not believe that we can reform men by law. Prohibition, according to many observers, actually brings more liquor than the open sale of intoxicants under the proper police supervision."

Both Bishop Webb of Milwaukee and Bishop Grafton of Fond du Lac, have declared themselves as opposed to prohibition. Bishop Grafton declared that prohibition, by causing continuous violation of law, was more dangerous to the people than occasional cases of drunkenness.

Cardinal Gibbons says: "I am persuaded that it is practically impossible to put prohibition into effect in any large community. 'Laws like prohibition that are certain to be violated had best not be made, for incessant violation draws down upon them disrespect.'"

### EDITION HEBDOMADAIRE DE L'ABELLE.

Nous publions régulièrement, le samedi matin, une édition hebdomadaire renfermant toutes les matières, littéraires, politiques et autres, qui ont paru pendant la semaine dans l'Abéille quotidienne. Cette édition, complète sous tous les rapports, est fort utile aux personnes qui ne peuvent acheter le journal tous les jours, ou qui désirent tenir leurs amis ou correspondants européens au courant des affaires de la Louisiane. Nous vendons sous bande dans nos bureaux à raison de 10 cents le numéro.

### CHARBONS

COKE POUR GAZ ET FONDERIE  
W. G. COYLE & CO., Inc.  
337 RUE CARONDELET  
PHONE MAIN 2126

### D. MERCIER'S SONS

Les marchands renommés par la modicité des prix de leurs articles et la loyauté dans leurs transactions commerciales.  
Vêtements confectionnés, Chapeaux et Articles de Toilette pour messieurs et enfants.  
Le magasin est ouvert le samedi soir jusqu'à dix heures et ferme le dimanche. Cais des rues Dauphine et Bienville, à deux Reils de la rue du Canal, 2ème District.

### F. A. BRUNET

IMPORTATEUR DIRECT  
HORLOGER, BIJOUTIER, JOAILLIER  
313 RUE ROYALE 313  
ALLIANCES ET BAGUES DE MARIAGE EN TOUT GENRE  
La Seule Grande et Unique Maison Française à la Nouvelle-Orléans.  
Venez visiter et vous rendrez compte par vous-même du bas prix de nos marchandises pour lesquelles je défie toute concurrence.  
Des ordres de la campagne sont sollicités.  
PHONE MAIN 4360.

"UNE FEMME QUI SAIT"  
MADAME FISHER  
Fait dire tout de chose par la  
PSYCHOLOGIE  
Venez la voir  
CONSULTATIONS de 11 à 12, 51, 52  
120 rue Sud Claiborne, près Canal  
51 au -128